

## “Le roman du romancier”, par François GARDE<sup>1</sup>



Dans ce bouquet de romanciers que vous avez rassemblé, chère Paule Constant, je crois être le seul Aixois. Je peux donc à mon tour vous souhaiter la bienvenue dans cette ville où j'ai grandi, à vous les Parisiens, une large majorité, et aux quelques autres. Pour moi, parler à Aix du roman du romancier, c'est d'une certaine façon boucler la boucle.

Parler, m'avez-vous demandé. Par paresse atavique, par prudence eu égard aux orateurs précédents, par défi, j'avais choisi l'improvisation. Et me voilà en train d'écrire, après coup, ce que je crois avoir dit, ou peut-être ce que j'aurais aimé dire.

Un romancier qui parle me semble toujours un peu illégitime. A priori, nous sommes tous meilleurs à l'écrit qu'à l'oral. Ou, plus sérieusement, le romancier ne s'exprime que dans l'épaisseur du roman, dans cette proposition qu'il fait au lecteur. Les gloses que peut faire le romancier sur son roman, sur son travail, ou sur sa vie, ne dépassent pas l'anecdote. Je suis d'autant plus surpris de voir un public aussi nombreux et aussi attentif. Vous qui nous faites l'honneur et l'amitié de nous prêter attention et de nous écouter, ne vous y trompez pas. La voix de l'auteur, son corps, sa prestance, son humour ou son mutisme ne sont pas des passerelles vers l'œuvre, mais des chemins de traverse, ou des impasses. Méfiez-vous des romanciers qui font de l'ombre à leur roman.

J'ai toujours su que je serai romancier. Peut-être parce que je ne sais pas dessiner. Peut-être parce que j'ai grandi dans une maison emplie de livres. Peut-être parce que j'ai toujours aimé lire, et voulu passer de l'autre côté. J'ai toujours su que je serai romancier, et c'est cette histoire que je veux vous raconter. Et peut-être ce que je dis de mon parcours fera-t-il sens pour tel ou tel.

---

<sup>1</sup> Journées des Écrivains du Sud 2014. © François Garde.

J'ai écrit mon premier roman à l'âge de douze ans. Il faisait cinq pages et j'en étais fier. Je n'en ai aucun souvenir, aucune trace. Je me souviens seulement l'avoir fait lire à mes parents. J'en déduis une première règle : ne jamais faire lire son roman à des proches. L'amour qu'ils vous portent affecte leur jugement, et leurs éloges, pour sincères qu'ils soient, ne vous sont d'aucun bénéfice.

A vingt ans, j'ai écrit mon deuxième premier roman, le premier à avoir la longueur et l'ambition qui me paraissaient nécessaires. Ne connaissant personne dans ce milieu, je l'ai envoyé par la poste aux dix plus grands éditeurs parisiens. Je n'ai reçu que des lettres de refus, sauf une, d'un éditeur du Seuil qui me pria de passer le voir. J'allais au rendez-vous avec allégresse- le mot est faible. L'éditeur me reçut avec une exquise courtoisie, et m'assomma tout aussitôt: " Je ne vous publierai pas." Vacillant, je bredouillai: " Mais alors, pourquoi m'avoir fait venir? - Je voulais voir la tête que vous avez. Croyez-moi, je vous rends service en refusant votre manuscrit. Mais ce que vous écrivez m'intéresse. Persévérez. " Cher Louis Gardel, je n'ai jamais oublié ce bref échange.

Règle numéro deux: persévérer. L'idée qu'à vingt ans chacun est capable d'écrire un roman, a quelque chose à dire, et que sa voix importe ou en tout cas intéresse est un leurre romantique. Les Arthur Rimbaud sont rares, et même les Françoise Sagan.

A trente ans, j'ai écrit mon troisième premier roman. Quoique meilleur que le précédent, il fut tout aussi impitoyablement refusé. L'écriture d'un roman, maintenant que j'avais une vie professionnelle et familiale normale et plutôt bien remplie, c'est toujours un combat contre le temps. Le soir, la nuit, le dimanche, lorsque les enfants jouaient dehors avec leur mère, dans le train, dans l'avion, pendant des réunions ennuyeuses, je notais une phrase, une idée, un paragraphe, un dialogue. Je gardais des ébauches, ou non. Je repartais sur une autre piste. Personne ne m'avait rien commandé, personne ne m'attendait. Il y eut des périodes de jachère, ou de maigres récoltes. Il y eut des projets avortés. Tout ce temps passé à gratter du papier, j'aurai pu le consacrer à collectionner les timbres, ou à faire des mots croisés. J'aurai sans doute atteint dans ces deux loisirs un niveau d'amateur éclairé. En littérature, aucun résultat visible n'apparaissait. Ma femme tolérait cette folie discrète, non contagieuse et sans conséquences. Dans de telles conditions, un roman, c'est deux à trois années d'écriture. J'envie les poètes et les auteurs de chansons, qui se nourrissent de fulgurances. Et je pose une règle numéro trois : apprivoiser le temps. Il faut ruser en permanence avec lui pour parvenir à écrire, et à ce jeu-là je crois avoir progressé.

J'ai écrit aussi des essais, des articles juridiques, une biographie. Si ces textes s'écartaient apparemment de la fiction, ils inclinaient vers elle. Ils intéressaient les revues, les organisateurs de colloques, et leurs rares lecteurs pour cette approche atypique, cette démarche en crabe où, sous couvert d'un discours académique, de façon semi-consciente, je testais des figures de style et des mots rares. Règle numéro quatre : ne pas hésiter à avancer masqué vers le roman, à tenter de prendre la forteresse à revers.

Dans toutes ces tentatives comme aujourd'hui, je n'ai pas changé de méthode, ou d'absence de méthode. J'écris comme un marcheur sans cartes : sans savoir où je vais, sans plan ni intrigues ni personnages. Si je connaissais à l'avance les rebondissements, les coups de théâtre, le dénouement, je m'ennuierai, ce qui n'est pas très grave, et j'ennuierai mon lecteur, crime impardonnable. Je ne peux écrire que dans cette insécurité, celle que chacun connaît en tournant la page - mais pour moi la page est blanche. On pourrait croire que mille possibilités s'y déploient, mais non. Très vite, la cohérence du roman - sa structure, son rythme, ses thèmes, ses personnages - fait que dans cet apparent brouillard une seule porte de sortie se dessine. Je peux m'y tromper, bien sûr. Mais alors le prix à payer sera un retour en arrière, la réécriture d'un passage pour voir le livre repartir de lui-même dans une autre direction. Règle numéro cinq : laisser le roman vous offrir ses surprises.

Malgré ces errances et ces errements, j'ai toujours écrit dans l'allégresse. Les lendemains, la corbeille à papiers ouvrait sa gueule avide. Peu importe. Rien de bon ni de durable ne peut être conçu sans une certaine allégeance au bonheur. J'écris d'abord pour ces moments de plénitude et de joie.

A cinquante ans j'ai écrit mon dernier premier roman. Je l'ai comme ses prédécesseurs envoyé aux dix plus grands éditeurs parisiens - j'étais remarquablement constant dans le nombre de mes cibles - . Il fut refusé par neuf d'entre eux, et accepté chez Gallimard. Et le matin du 25 décembre 2011, j'ai découvert au pied du sapin le premier exemplaire de "*Ce qu'il advint du sauvage blanc*". En voyant mon nom sur la couverture et mon texte à l'intérieur, je n'ai éprouvé ni orgueil ni jubilation, seulement une sensation de paix, d'accomplissement. J'avais atteint par mes propres forces le but que je m'étais fixé. J'avais pris pied sur l'autre rive. J'étais devenu romancier.

J'appris que trente autres primo-romanciers débarquaient comme moi pour la petite rentrée littéraire de janvier, que les premiers romans d'un inconnu, même chez Gallimard, doivent le plus souvent se contenter de tirages confidentiels. Règle numéro six : en toutes circonstances, rester humble. La belle aventure qui a suivi, le bouche-à-oreilles, le succès

critique, les prix, le Goncourt du premier roman ne doivent pas faire tourner la tête.

Pendant près de trente ans, j'ai donc été l'auteur de quelques romans non publiés. Ils encombrent mon bureau et je ne les relis pas. Il fallait sans doute en passer par là. Si un lecteur chez Gallimard ne m'avait pas repéré dans le flux quotidien de manuscrits, je n'aurai pas ensuite publié un deuxième roman, je ne serai pas devant vous. Mais j'aurai sans doute continué d'essayer.

Cette envie d'écriture ne s'accomplit que lorsque, grâce au travail de l'éditeur, le roman existe et rencontre son lecteur. L'auteur non publié n'est pas un romancier. Il ne le deviendra qu'en parvenant au terme du processus.

Il est semblable à une chenille. Toutes les chenilles ne deviennent pas papillons. Mais le destin de la chenille est inscrit tout entier dans ce désir d'envol.

*François Garde.*